Entretien avec Marie Morelle

Olivier Ninot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/echogeo/5933>

DOI : [10.4000/echogeo.5933](https://doi.org/10.4000/echogeo.5933)

ISSN : 1963-1197

Éditeur

Pôle de recherche pour l'organisation et la diffusion de l'information géographique (CNRS UMR 8586)

Référence électronique

Olivier Ninot, « Entretien avec Marie Morelle », *EchoGéo* [En ligne], 5 | 2008, mis en ligne le 26 juin 2008, consulté le 31 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/echogeo/5933> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/echogeo.5933>

Ce document a été généré automatiquement le 31 juillet 2021.

EchoGéo est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International (CC BY-NC-ND)

Entretien avec Marie Morelle

Olivier Ninot

1 Des enfants des rues à la rue des enfants, Marie Morelle porte un double regard sur une dure réalité des villes africaines. Elle dresse une géographie de la marginalité en ville qui se décline en une micro-géographie à l'échelle de la rue et même à celle des corps. Dans cet ouvrage, l'objectif est d'appréhender la réalité des enfants de la rue par une discipline, la géographie, et par quelques uns de ses concepts et notions, en premier lieu le territoire et la citoyenneté.

2 Tout d'abord, les deux réalités interpellent. Qui sont ces enfants des rues ? Ils ont de 6 ans à une vingtaine d'années, des jeunes donc, mais pas tous des « petits ». En revanche tous sont enfants de la rue et pas seulement dans la rue ; c'est-à-dire qu'ils sont, selon Marie Morelle, « enfantés par la rue ». Et quelle est cette rue ? C'est un lieu et milieu de vie, bien plus qu'un espace public ou qu'un espace de circulation. Est-ce pour autant un territoire pour ces enfants, est-ce aussi un creuset d'où émergerait une culture, une « sous culture » ou « contre culture » ? Rien d'évident, car les rapports entre les enfants et l'espace urbain sont ambigus et violents. La ville est convoitée mais elle reste inaccessible aux enfants des rues qui n'en ont pas les codes. Ils se voient opposer l'ordre, le pouvoir, et le couple espace public – espace privé quand leurs pratiques de la ville les conduit à occuper des espaces publics, à contourner des règles, à contribuer à un « désordre », à affronter le pouvoir. La reconnaissance d'une identité citadine leur échappe. S'il y a bien des formes d'appropriation ou de négociation de la rue, il n'est

pas évident d'y reconnaître des territoires. La présence des enfants est diffuse, voire diluée, dans l'espace et dans le temps, elle reste « opportuniste » et contrainte par la nécessaire mobilité que la survie en ville impose (dormir, se nourrir, travailler ou voler). Il n'y a évidemment pas de projet d'être « à la rue » ou dans la rue, tout juste celui d'être « libre », et celui d'être ou plutôt de devenir citoyen, un habitant comme un autre. Mais aux yeux des habitants, être de la rue ne signifie pas être de la ville. Leur présence en ville doit être rapprochée de la déstructuration des familles, de la crise économique et de son corollaire la pauvreté, elle répond donc plus souvent à une fuite qu'à une attirance ou qu'à un projet construit et réfléchi. Avec le temps on finit par rester dans la rue et par apprendre à y vivre, mais, contrairement à certaines idées reçues, en aucun cas la rue n'est ni ne peut être considérée comme une « école de la vie ». La vie dans la rue est en effet faite d'incertitude, d'insécurité et souvent, de violence. En quelque sorte « enfermés » dans la rue symbole de la ville qui se refuse à eux et qui les rejette spatialement et socialement, ces enfants sans ancrage, errent, en équilibre dans la ville. Marie Morelle les a suivis à Yaoundé et à Antananarivo. Deux « terrains » qui servent finalement moins un objectif de comparaison systématique que celui de la mise en commun et en perspective de deux contextes différents pour mieux appréhender la réalité des enfants des rues dans sa diversité.

- 3 L'ouvrage est organisé en deux parties qui mettent en exergue le paradoxe du rapport des enfants à la rue et à la ville. Une introduction générale, précise et minutieuse dans laquelle Marie Morelle justifie le choix de son sujet et celui de la comparaison de deux terrains, à la fois si proches et si différents s'achève par l'évocation de la douleur d'être dans la rue, évocation nécessaire à la compréhension du phénomène qui est aussi comme un avertissement au lecteur. Dans la première partie, les enfants de la rue, l'auteure s'attache à expliquer les processus d'inscription des enfants dans la rue et à comprendre la production de territoires. En premier lieu sont décrits les villes et les contextes dans lesquels le phénomène des enfants des rues est apparu et a d'abord été perçu. Ensuite, ce sont les conditions d'existence (vivre, survivre, grandir) des enfants des rues ainsi que leurs itinéraires qui sont analysés. Dans la seconde partie, les enfants privés de rue, un changement d'échelle et un renversement de point de vue sont opérés. L'étude de l'ambivalence du lien des enfants à la ville dans leurs pratiques, leurs géographies et les identités qu'ils s'y forment, précède une géographie de l'insécurité et l'évocation des incertitudes entourant la « sortie de la rue », celle des pouvoirs et des ONG, celle des enfants surtout.
- 4 Dans son ouvrage, l'auteure s'appuie sur une écriture forte et un style précis pour conduire l'analyse exigeante d'un sujet difficile. Si le recours à de nombreuses références bibliographiques et la mobilisation d'un riche cadre théorique donnent la distance nécessaire à la démonstration, le texte reste souvent poignant, enrichi par des récits et des extraits d'entretiens qui le renvoient en permanence à la réalité terrible d'un phénomène urbain contemporain.

Entretien

- 5 *Echogéo : Qui sont les enfants des rues ? En quoi ils sont différents ou proches des autres populations « marginales » des villes africaines ?*

Marie Morelle : En Afrique, le forum de Grand-Bassam, organisé en Côte-d'Ivoire en 1985, paraît être le moment où est traitée pour la première fois la question des « enfants de la rue » en tant que phénomène social particulier. L'une des motivations

semblait de briser une représentation stigmatisante d'enfants considérés avant tout comme « délinquants ». C'est peut-être un point positif. Cela étant, on peut regretter qu'à force de s'appuyer sur ces catégories (enfants de la rue mais aussi enfants en difficulté ou en grande difficulté, etc.) on perde de vue le parcours de chaque enfant, son histoire, sa subjectivité. Cela finit par le rendre captif d'une catégorie qui continue d'entraîner de la méfiance et de le placer à l'écart des autres habitants.

6 Un autre point étonnant : pourquoi ces appellations n'énoncent-elles pas plus clairement leur dénuement et n'incitent-elles pas toujours à une action qui interroge la société dans son ensemble ? Pensons par exemple aux mouvements des « sans » : sans-papier, sans-logement.

7 Quant à savoir s'ils sont différents ou proches d'autres populations « marginales »... là encore, à partir de quels critères puis-je décider qu'il existe des populations marginales : la folie, les réfugiés, les occupants d'une parcelle sans titre foncier... Je ne sais pas.

8 *Echogéo : Les enfants des rues forment une population aux effectifs peu nombreux, presque anecdotique écrivez-vous, mais en quelque sorte « symptomatique ». Que révèlent-ils des villes africaines et plus largement des sociétés ?*

Marie Morelle : J'aimerais prendre l'exemple des romans. L'argot des rues est très présent dans la littérature. Des auteurs africains tels Kourouma (*Allah n'est pas obligé*, 2000) l'utilisent pour faire vivre leurs personnages, des enfants (de la rue, soldats) notamment et exprimer le quotidien de leurs pays. Au sujet de son pays, le Nigéria, et de ses livres, Ken Saro Wiwa (*Sozaboy, petit minitairé : roman écrit en anglais « pourri »*, 1998) expliquait qu'il écrivait en anglais pourri parce que sa société était pourrie.

9 Souvent, dans ces romans, les enfants ne sont pas les seuls acteurs. La ville aussi. C'est un espace romanesque, espace des possibles comme des dénonciations.

10 Pour moi, Yaoundé et Antananarivo sont deux villes où se mêlent divers registres culturels et sociaux où renégocier en permanence son identité dans des contextes de crise économique longue et violente. Il en va ainsi pour les enfants de la rue.

11 En conséquence, les observer, mener des entretiens, retracer leur parcours, découvrir leur argot, etc., ce sont autant de moyens de comprendre le quotidien de ces villes, des difficultés et des inventions permanentes pour survivre mais aussi pour vivre, simplement.

12 *Echogéo : Comment se construit la connaissance, par la recherche de terrain, sur les enfants des rues ? Outre la difficulté à gagner leur confiance et les faire s'exprimer sur eux-mêmes, on imagine que le sujet est « sensible » pour les acteurs de la ville (autorités, police, habitants), que les études et statistiques sont peu nombreuses.*

Marie Morelle : Les études statistiques sont plus ou moins nombreuses. Elles sont souvent le fait d'ONG qui ont chacune sa méthode et surtout sa propre définition des enfants de la rue. En conséquence, une même année, deux rapports peuvent donner des estimations complètement différentes. J'ajouterai que la dimension spatiale est plus ou moins prise en compte : où sont les enfants ? Quand bien même, les enquêtes chercheraient à les localiser, d'une nuit à une autre, ils peuvent être mobiles. Une observation d'une journée ou d'une semaine ne sera donc pas à même de comprendre les processus d'appropriation de l'espace.

13 C'est pourquoi j'ai vraiment privilégié les entretiens et l'observation. J'ai cherché à recouper les informations pour tendre à la généralisation sans chercher à quantifier et

à mener des questionnaires. D'ailleurs à partir de quelles données construire un quelconque échantillon ?

- 14 Il a fallu du temps pour faire accepter ma présence et gagner la confiance des enfants. Oui, le sujet est « sensible ». Pendant la sortie du livre, j'ai vraiment eu envie de revenir sur cette expérience en travaillant avec un collègue, Fabrice Ripoll, sur la question de l'implication du chercheur. Jusqu'où mener des enquêtes ? Quelle relation crée-t-on avec l'enquêté ? On parle beaucoup d'observation participante mais des anthropologues ont pu évoquer la participation observante. Dans la rue, on est très vite pris à partie par l'urgence, par la violence entre enfants ou comme vous le soulignez, du fait d'habitants (lynchage), des forces de l'ordre (tirs, rafles, coups) : ne rien faire, est-ce équivalent à refuser de porter assistance à personne en danger ?
- 15 Le débat n'est pas récent dans les disciplines voisines (ethnologie, anthropologie, sociologie) mais nettement plus tabou en géographie, du moins en France. C'est un peu un refoulé de la recherche. On pourra aussi être accusé de non-scientificité, de nombrilisme voire de misérabilisme si l'on essaie de rendre compte de ces faits. Pourtant, les expliciter permet de mieux appréhender sa recherche, de déconstruire son point de vue, sa propre capacité à catégoriser... On évitera les biais en revenant sur la production de sa recherche. Plus en amont, en s'impliquant et en l'assumant, on a peut-être aussi pris ses responsabilités. Être chercheur, ce n'est pas être hors du monde. Nous demeurons des êtres humains.
- 16 En tant qu'enseignante, je pense que ces questions sont extrêmement importantes et que les poser permet aussi un débat avec les étudiants et aide à les guider dans leurs propres recherches.
- 17 Ceux qui refusent ce débat, qui ne serait guère scientifique ou plus surprenant qui ne relèverait pas de la géographie, le renvoyant du côté des autres sciences sociales, j'ai bien envie de leur demander si ce ne sont pas eux qui mettent en jeu, ici, un système de valeurs et un engagement finalement peu scientifiques.

- 18 *Echogéo : Les enfants ne restent pas n'importe où et dans n'importe quelle rue. Quels sont les espaces de vie des enfants des rues ? En quoi leurs pratiques spatiales ne sont pour autant pas constitutives de territoires ?*

Marie Morelle : C'est un peu l'enjeu du livre de chercher à comprendre le sens donné à la rue, par les enfants comme par les autres acteurs (des forces de l'ordre aux ONG). Il s'agissait de saisir les processus d'appropriation à l'œuvre dans la ville. Où les enfants peuvent-ils vivre ? Dans les friches, la nuit dans des autobus en stationnement ou sous l'auvent de magasins... jusqu'à ce qu'on les rafle, les chasse... S'il y a appropriation, marquage parfois matériel de l'espace, au final, les occupations sont éphémères, fragiles, mouvantes. La rue, c'est avant tout un langage : on nomme un espace, on lui confère des attributs (là où on se lave, où l'on dort, où l'on vole, où l'on se drogue) pour le faire exister.

- 19 Je ne me reconnais donc pas dans la notion de territoire qui fixe trop des limites et qui ne prend pas en compte des processus.
- 20 *Echogéo : En travaillant sur les enfants des rues vous menez une analyse de la cidadinité et mettez à jour un jeu complexe entre la rue et la ville, entre marginalité et centralité, citadins « de plein droit » et population privée de ville. Les limites semblent fluctuantes mais ne sont-elles pas pour autant particulièrement étanches ?*

Marie Morelle : C'est sans doute au chercheur de montrer à quel point ce qui nous

semble acquis est le fait de constructions sociales. Pourquoi un homme politique corrompu au Cameroun peut se construire des villas tandis qu'un gamin qui va trafiquer quelques téléphones portables va se retrouver en prison et attendre des mois un procès. Qui est délinquant ? Qui est criminel ? Et quelle peine peut être légitime ?

- 21 L'observation révèle que la société construit des normes dont l'un des caractères est de s'inscrire dans la durée. Etre Tananarivien ou non, paysan ou descendant d'esclave, enfant de la rue et délinquant... De fait, on ne peut pas s'échapper de rapports de violence symbolique, parfois même physique, bref des rapports sociaux et des positions assignées, voire intériorisées.

- 22 *Echogéo : Un phénomène étonne et choque : la sévérité et la violence des autorités à l'égard des enfants des rues là où on s'attendrait à voir se déployer plus systématiquement des dispositifs de prise en charge. Comment l'expliquez-vous ?*

Marie Morelle : C'est une question vraiment difficile. En outre, je pense que la situation malgache diffère de la situation camerounaise. A Antananarivo, il existe une brigade des mineurs, la municipalité a pu créer avec des ONG des plateformes d'échanges. Le Cameroun est plus attentiste et répressif sur ces questions.

- 23 Les réponses sont multiples et je ne peux que soulever des pistes.

- 24 Dans un contexte d'économie néo-libérale, les Etats sont fortement encouragés (le mot est faible) par le FMI et la Banque mondiale à équilibrer leurs budgets et à privatiser des pans du secteur public. Dans ces conditions, il est difficile de donner la priorité à plus de dépenses sociales.

- 25 Bien sûr, cela ne doit pas devenir une excuse : le manque de budget, le manque de marge de manœuvre... Certains Etats ne sont pas démocratiques, leur gestion des affaires publiques n'est pas transparente. Simplement on ne peut pas ignorer ce contexte-là.

- 26 Il existe aussi des cultures professionnelles parmi les fonctionnaires de la police qui vont donner la priorité à certaines actions plutôt que d'autres. Les enfants des rues ne sont pas les grands criminels, on n'ouvre pas de grandes enquêtes médiatiques qui feront avancer la carrière des uns et des autres.

- 27 Du côté des Affaires sociales, réinsérer les enfants de la rue est un travail de longue haleine, parfois vain... Il existe aussi une tension permanente entre (ré)-insérer et réprimer. Ce débat n'est d'ailleurs pas propre aux seuls pays dits en développement et aucune société n'a trouvé une solution « clef en main » pour faire face à des jeunes en difficulté qui alternent fugue, rue et prison.

- 28 *Echogéo : Pour finir, que deviennent les enfants des rues ? Que sont devenus ceux que vous avez suivis ? Vous évoquez en conclusion l'enfermement comme ultime réponse et la mort comme ultime alternative. Quelles sont les autres échappatoires ?*

Marie Morelle : Là encore, mes propos concernent prioritairement le Cameroun où la prison et la mort marquent particulièrement les itinéraires des enfants.

- 29 Je connais des enfants à Yaoundé depuis 2000. En 2007, j'en ai retrouvé. Dans la rue, en prison. Parfois, ils changent de secteurs, de ville même. Ils évoluent entre Douala et Yaoundé. En vieillissant, des ONG peuvent aussi leur fermer leurs portes : trop grands, trop vieux, potentiellement trop violents à l'égard des petits, des éducateurs.

- 30 Une minorité a pu suivre une formation et se trouver un logement. Avec le soutien d'une ONG en particulier, d'autres continuent à faire de petits jobs dans la rue tout en louant une chambre. Reste à savoir quels liens ils réussissent à créer avec leurs voisins,

dans leur quartier. Les enfants disent souvent que leur univers est d'abord celui de la rue. Que finalement, les habitants les perçoivent comme des enfants de la rue, se méfient d'eux. Par défaut, ils restent donc avant tout, *de la rue*.

31 Propos recueillis par Olivier Ninot.

AUTEUR

OLIVIER NINOT

L'entretien porte sur le livre de Marie Morelle *La rue des enfants. Les enfants des rues* paru aux Editions du CNRS, collection *Espaces et Milieux* en mai 2007. 282 pages.